

Zeitschrift: Neue Schweizer Rundschau
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 19 (1951-1952)
Heft: 5

Artikel: C.-J. Burckhardt et la langue française
Autor: Barbey, Bernard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-758658>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

C.-J. BURCKHARDT
ET LA LANGUE FRANÇAISE

C.-J. Burckhardt raconte volontiers que, lors de ses premiers séjours à Paris, vers 1928, il possédait le français si mal et craignait de le parler à ce point qu'il préférait se taire en compagnie. Je pense qu'il exagère un peu. Quoi qu'il en fût, on se représente qu'un homme si parfaitement doué pour la parole — mieux que cela, animé d'une sorte de génie verbal — eut quelque peine à se résigner au silence, même studieux, au pays de la conversation.

Sous l'arcade sourcilière, l'ombre envahissait ses orbites — une ombre pas toujours rassurante. Il avait parfois cet air navré qui signifie, à la lettre, blessé; et, moi qui l'observais sans le connaître, ou si peu, je n'en augurais rien de bon.

De ses premiers séjours en France, Carl Burckhardt ne rapporta pas seulement des matériaux, des connaissances et les larges vues qui éclairent son *Richelieu*, mais aussi, sans doute, une certaine notion des Parisiens, sinon des Français. Elle ne ressemblait guère à celle que se font les étrangers aux types réguliers: esthètes anglo-saxons, philosophes germaniques, sages de l'Orient. Elle était toute individuelle, cette notion, et les origines bâloises ou suisses de Burckhardt ne suffisaient pas à l'expliquer.

Il avait conscience de côtoyer une forme de vie civilisée, où les plus sûres valeurs cultivées jusque là, des valeurs d'humaniste, n'avaient pas cours actuel. Son dépaysement était, avant tout, celui qu'on éprouve devant la conversation française, hermétique, parce que tout allusion. Dans la réserve qu'il observait, je ne voyais pas trace d'austérité, mais sans doute un peu de réprobation.

Certains salons offraient alors en représentation d'incomparables artistes du monologue — d'Anna de Noailles à Charly Du Bos — que personne n'écoutait comme ils le croyaient eux-mêmes ou le méritaient, et dont chacun, pourtant, s'apprêtait à citer les mots. Que Burckhardt ait vu dans ces jeux de la renommée et de l'in-

attention quelques signes de fin d'époque et qu'il les ait interprétés avec tristesse, c'est bien possible. Ceux qui le devinaient un peu et qui l'estimaient, en souffrissent avec lui, pour lui.

Nul doute, cependant, qu'il aurait sa revanche, mais on supposait que ce serait dans d'autres maisons, sous d'autres climats.

Cependant, par miracle, cette revanche, ce fut dans le même cadre de Paris qu'il la prit, lorsqu'il s'y installa au lendemain de l'Armistice. Il y venait, comme on sait, à son corps défendant, avec la charge d'un ambassadeur, nanti de ce titre, «Herr Minister», sans véritable équivalent français, que, même au passage à Berne, il ne put jamais endosser avec naturel. Ceci est plus grave: modestement conscient d'avoir pu rendre à tant de victimes, en même temps qu'à son pays, les services éminents que l'on sait en dirigeant avec sagesse et fermeté les œuvres de la Croix-Rouge Internationale, il savait trop bien ce que c'est que *servir*, pour ne pas s'interroger loyalement, de jour en jour et presque d'heure en heure. Que devrait, non seulement représenter, mais que devrait faire, que devrait être le Ministre de Suisse à Paris, au lendemain de la guerre, au milieu d'hommes encore frémissants, passionnés par la lutte, et dont l'ignorance — assez excusable à l'époque — confondait par surcroît la Croix-Rouge et la Suisse, et vice-versa? Pour remplir une mission qui s'annonçait si lourde et si complexe, trouverait-il autour de lui, dans une diplomatie et des administrations à la fois traditionnelles et bouleversées, l'air et les amitiés dont il avait besoin pour agir? Les titres qui l'avaient fait désigner à ce poste, en Suisse comme en France, valaient-ils plus qu'un préjugé favorable? N'y avait-il pas quelque malentendu à la base? Enfin, de l'homme qui lui faisait violence en s'effaçant pour servir, depuis Dantzig, la nature ne se vengerait-elle pas? Lorsque reviendrait le moment de travailler à ses livres — s'il venait — retrouverait-il la vocation, le feu sacré? Autant de questions qui l'assaillaient, je crois, durant ses premières nuits d'hôtel, au cœur de ce Paris consumé de juin 1945 — de questions qui dépassent le propos de ces pages.

Je voudrais seulement dire ici le miracle qui se produisit presqu'aussitôt, et en suggérer une explication. Chez l'humaniste, chez l'écrivain, rien d'essentiel n'intervient jamais hors du phénomène de l'écriture, de la langue, du style; et, pour C.-J. Burckhardt, il faudrait ajouter: de la conversation, la sienne ayant son style, différent de ses écrits, mais non moins personnel.

Or, il arriva qu'entraîné, plongé soudain dans cette forme de l'action qui se traduit par mille rencontres, il trouva, cette fois-ci, et trouva immédiatement, au sens littéral, le don de l'expression française. Elle lui permit d'échanger des idées générales ou de

simples propos avec toutes sortes de Français, depuis le chef du Gouvernement provisoire jusqu'au mécano du garage de province. Et tous, et toutes, dans leur diversité, on les vit sous le charme de sa conversation. Mais, dira-t-on, qu'est-ce que cela prouve? Ces gens étaient sensibles, chacun à sa manière, bien sûr, mais aussi habiles, reconnaissants ou polis. Il y avait, cependant, ce signe qui ne trompe pas: Burckhardt possédait l'art de se faire écouter. Et, qui plus est: on lui demandait de raconter des histoires. Il parlait et on l'écoutait d'autant mieux que, dans sa bouche, tout devenait «*histoire*»: érudition, jugements, récits...

Et le corollaire — si rare, en vérité — c'était que lui-même savait écouter. Dans ce double don, auditif et verbal (qui est d'un musicien autant que d'un penseur ou d'un orateur), réside, je crois, un des secrets de la réussite, du prestige de Carl Burckhardt. Non pas, comme on l'a dit légèrement, dans *la société*, mais dans toutes les sociétés françaises. Le goût, le tact, le respect humain firent qu'il n'en abusa jamais.

On pourrait croire que, dans ce jeu de la conversation auquel il participait si bien maintenant, et où les interlocuteurs se relancent la balle, il se contentait de la garder parfois, un peu plus longtemps que les autres et de la relancer ensuite, à sa manière. Oui, certes; mais cette comparaison ne vaut pas longtemps; et le penchant de Burckhardt le portait à d'autres exercices. Le commerce qu'il entretenait avec des Français de tout genre était mieux qu'un jeu. Il se fondait sur le respect mutuel des génies propres aux deux races, la sienne, si mystérieuse qu'elle leur parût («*Un véritable Européen*» disaient-ils), et la leur. Associé au plaisir que les Français trouvent à définir, C.-J. Burckhardt apportait l'esprit de recherche, le souci de vérification, qui sont parmi les meilleures raisons de son audience. Recherches à travers le passé et le présent, les sociétés et les individus, les idées générales et les cas singuliers.

Mais, dira-t-on, ces talents s'exprimaient surtout dans le cadre de la conversation? Que d'heures perdues, alors, pour l'écrivain — humaniste, historien ou conteur —, que de mesures pour rien! *Verba volant, scripta manent*: sa plume n'allait-elle pas rouiller sur l'écritoire? Tel fut, bien sûr, un des grands soucis de C.-J. Burckhardt pendant qu'il fréquentait ce monde où, de siècle en siècle, les bons esprits se délassent et s'instruisent, en France, bien plus qu'ils ne se galvaudent.

En vérité, il écrivit beaucoup pendant les années passées rue de Grenelle — comme à toute époque de sa vie —: des notes, des lettres, des billets. Mais il se méfia toujours de son «écrit»; d'autant plus qu'autour de lui, les meilleurs auteurs français s'éton-

naient qu'il eût tant de mal à se faire traduire et, s'enquérant de ses projets: «Pourquoi diable n'écrit-il pas directement en français?», demandaient Mauriac, Siegfried, Cocteau. La raison en est simple: il avait un si grand respect de la langue française qu'il se déclarait rarement satisfait des traductions que l'on donnait de ses textes allemands, plus rarement encore de celles qu'il essayait lui-même. Cela pourra sembler prétentieux dans une époque où l'on écrit comme on parle — et les écrivains français pensent que Burckhardt parle bien. Mais le respect que lui inspire la langue française se fonde sur l'admiration qu'il voue à ses classiques. Une des lectures contemporaines qu'il fit avec le plus de plaisir, à Paris, fut cette *Difficulté d'être* — le meilleur livre de Cocteau, sans doute, le plus naturel et le plus humain — qui emprunte si souvent à la langue classique pour peindre le mal du siècle.

...Je relis ces feuillets et m'arrête, surpris: tout ce que je viens d'écrire est au passé défini ou à l'imparfait. C'est que mes réflexions s'appliquent aux années d'initiation de Burckhardt à la vie et à la civilisation françaises, années bientôt révolues. Et maintenant, voici le temps de Versailles qui, d'une manière paradoxale, me ramène au discours présent:

«Entre tous vos talents, vous avez, cher Carl, cette chance que, chez vous, l'homme et l'œuvre appellent une estime et une affection égales, inséparables. C'est encore plus rare qu'on ne croit. Le secret de la réussite, chez l'artiste comme chez l'homme d'action, c'est cela, entre autres, cette réfraction de l'homme sur l'œuvre et de l'œuvre sur l'homme. Non seulement le secret de la réussite, mais, pour les plus justement ambitieux (et vous l'êtes, malgré tant de désinvolture), le principe-même du perfectionnement. Aucune œuvre qui progresse, rayonne et survive, si elle n'est pas l'expression d'un homme qui se cherche sans cesse et, s'étant trouvé, se reconnaît, puis recommence.

«La vertu et le charme de vos années françaises, n'est-ce pas de vous avoir montré, dans leur parfait naturel, les rapports qui s'établissent entre l'homme que vous êtes et les œuvres, qui vous suivront; avec, autour de vous, ces êtres intelligents et sociables qui vous parlent et vous écoutent, et vous expliquent?

«Si cela est vrai, vos amis français se réjouiront, j'en suis sûr, d'avoir aidé à vous définir vous-même en causant avec eux. Et, lisant ces pages, vos amis suisses, qui vous connaissent depuis plus long-temps que les Français ou moi, retrouveront ici, je l'espère, quelques traits d'un visage aimé.»